

Les Carnets du Public

ANIMAL

*Hommage aux animaux disparus
dont nous sommes*

**Farce zoologique
par et pour humanoïdes en cage**

[Carte Blanche à Pietro Pizzuti]

Animal

Hommage aux animaux disparus dont nous sommes

CARTE BLANCHE À PIETRO PIZZUTI
CRÉATION COLLECTIVE

UNE CRÉATION ET UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE LE PUBLIC avec le soutien
de la Commission Communautaire Française

Écriture, Jeu:

Laurence Vielle
Virginie Thirion
Magali Pinglaut
Pietro Pizzuti
Catherine Graindorge
Caroline Kempeneers
Donatienne Cappelle

Mise en scène

Virginie Thirion

Assistanat à la mise en scène

Caroline Kempeneers

Création musicale

Catherine Graindorge

Scénographie et Costumes

Paola Castreul

Création Lumières

Maximilien Westerlinck

1. Note d'intention

« Et voilà que monsieur James watt* emporte dans un grand vent de co2 et de méthane mêlé, l'holocène tout entier, marquant par là le début des temps qui puent ».

Animal.

Nous voici dans une nouvelle ère géologique, celle de l'Anthropocène, caractérisée par l'impact devenu majeur de l'homme sur le système terrestre, y compris sur le climat; Industrialisation, déforestation, productions agricoles massives sont les bases de notre système.

Vers où et pourquoi?

« Bienvenue à tous en Anthropocène, entrons et 'pocénons',
assassinons...trucidons, mourons. »

Ibid.

Notre non-respect de la planète, notre extinction massive de ses espèces animales, notre reproduction incessante, mènent sans doute à l'extinction de notre propre espèce. Les médias sonnent l'alarme et crient au danger.

Impossible de ne pas s'interroger, et de ne pas revenir aux questions existentielles suivantes: Qui sommes-nous et où allons-nous?

Ces questions nous ramènent au début de notre humanité et, en remontant l'arbre généalogique du temps, au cœur même de la notion d'espèce: Qu' 'est- ce qui au fond sépare l'homme de l'animal?

Pensons l'impensable ! Déposons les réponses reçues, les réponses faites, ou connues. Posons questions, posons !

« Tu as déjà dansé ta joie de disparaître? »

Ibid.

« Animal » est une création collective qui se veut porteuse de ces questions sans pour autant y donner de réponses. Elle nous ramène au cœur de nous-mêmes et fait appel à notre sensibilité et notre poésie.

**James Watt (1736-1819) était un ingénieur écossais dont les améliorations sur la machine à vapeur furent une étape clé dans la révolution industrielle.*

2. Une carte blanche

D'abord la volonté de me confronter à la page blanche, d'où la carte du même nom. C'est une fréquentation du vide que je pratique en écrivant. Depuis « N'être » au théâtre de la Balsamine en octobre 2002, je n'avais plus vécu la conception d'un spectacle depuis son écriture jusqu'à sa version scénique. Je me devais de relever au moins une fois encore ce défi.

Patricia Ide, Michel Kacenenbogen et toute l'équipe du théâtre Le Public m'en ont donné les moyens. Et par tous les moyens je saisis à bras le corps l'occasion de ces conditions de travail économiquement -et donc artistiquement- exceptionnelles pour élaborer ANIMAL.

Je suis en joie puisque relié à six zanimos consœurs qui comme moi ruminent un sens à leur vie : Laurence Vielle, Magali Pinglaut, Donatienne Cappelle, Virginie Thirion, Catherine Graindorge et Caroline Kempeneers. Nous nous sommes reniflés et choisis. Je leur en suis reconnaissant.

Ensemble sommes impertinents compagnons de jeu et de démolition, pour travaux au long cours sur les planches du théâtre où tenter de poser les questions qui nous hantent et nous mettent au monde.

Comme pour tous les jumeaux, depuis mon séjour intra-utérin, mes fonctions vitales se sont accomplies en interdépendance avec celles de deux autres êtres : la mère et le jumeau. C'est une chance. J'apprends à la vivre. L'animal que nous naissons nous porte toute notre vie.

Cette saison je fête ma trentième année de théâtre. Trente ans. La moitié de l'âge de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Comme nous tous, je prends part à l'humanité qui dépeuple pour survivre et massacre pour faire société. L'humain qui rebondit sur l'animal en moi, qui me fonde et attend que la haine soit passée pour qu'il revienne s'abreuver à la source de l'insouciance originelle, me pose face à son mystère.

Mes zanimales et moi ne connaissons rien à notre animalité ni à notre humanité d'ailleurs. Nous lisons, écoutons, regardons. Éthologues, piétons, ethnologues, bouchers, anthropologues, photographes, sociologues, vendeurs, philosophes, dresseurs, historiens, éleveurs, politologues, chasseurs, sémiologues, barmen,

chimistes, ébénistes, physiciens, comédiens, professeurs, maçons, metteurs en scène, économistes,... sont les chefs-coqs de notre soupe.

Nous cherchons sens et mémoire à la disparition d'espèces animales, à la catastrophe de la cinquième grande extinction de l'Holocène, l'Anthropocène dont nous sommes la cause, et voudrions honorer les immenses et innombrables charniers d'hommes et de bêtes que nous ne cessons d'alimenter et sur lesquels nous plantons notre espérance de vie, nos prières, notre épargne et la réaumentation de notre pouvoir d'achat.

Pietro Pizzuti

3. Mise en scène

Pour expliquer la mise en scène du projet « Animal », il faut revenir sur l'ensemble du projet. En effet, lorsque commence le temps du travail collectif de l'équipe de création, il y a accord sur toute une matière collectée - ayant comme sujet la cause animale - ; il y a des « devoirs » accomplis par chacun, c'est à dire des textes écrits à partir de consignes d'écritures définies collectivement ; il y a des envies d'objets, d'images à composer sur scène, des propositions de séquences muettes.

Et il y a autant de points de vue que de participants au projet.

« Hommage aux animaux disparus dont nous sommes ».

Autant d'hommages que de participants.

Autant dire un foisonnement de matière et d'opinions qui ne relèvent que d'une seule volonté préalable, celle de préserver le plus grand esprit d'ouverture, la volonté de Pietro Pizzuti.

Cette saison Pietro fête sa trentième année de théâtre. Trente ans. Il s'interroge, poursuit sa volonté de faire du théâtre en questionnement et abouti à l'envie de créer: « Hommage aux animaux disparus dont nous sommes ». Il compose son équipe avec l'accord de Michel Kacenenbogen et Patricia Ide.

Liberté totale et intégration d'une comédienne non professionnelle dans l'équipe, Donatienne Cappelle. Pietro Pizzuti, Donatienne Cappelle, ainsi que Laurence Vielle et Magali Pinglaut, artistes associées, constituent donc la première équipe,. En commençant le travail, à quatre, il leur est apparu qu'il leur faudrait dans le futur quelqu'un qui soit dépositaire de leurs décisions, de leurs souhaits, et qui puisse les aider dans leurs recherches en scène, quelqu'un qui puisse assurer la cohérence esthétique de l'ensemble du spectacle; Ils font alors appel à Virginie Thirion. C'est aussi à l'issue de cette deuxième étape que Catherine Graindorge les rejoint.

La troisième étape, à peu près 10 mois après, voit l'arrivée de Caroline Kempeneers en tant qu'assistante. C'est le temps de la confrontation des écritures, la maturation des échos que ce thème pouvait avoir en chacun et l'évolution des envies quant au spectacle.

La quatrième et dernière phase de la création se constitue du peaufinage textuel et de la mise en scène plateau.

Si les détails du parcours commun sont soulignés ici, c'est parce cela peut aider à comprendre la façon dont la mise en scène est envisagée. Pour traiter ce thème, « Hommage aux animaux... » Pietro Pizzuti n'a pas écrit une pièce avec une histoire préexistante, pour ensuite demander à Virginie Thirion d'en assurer la mise en scène. Il a réuni des individus pour réfléchir avec lui à ce que ce spectacle pouvait et devait être. Le résultat de cette création collective devra être la somme de ses personnalités, - seul gage de l'unité de l'ensemble -, sans les uniformiser, en respectant leurs particularités.

C'est là toute la gageure.

Puisqu'il se nourrit de leurs personnalités d'acteurs, le spectacle doit d'une certaine manière les refléter, et donc refléter aussi leurs opinions. Mais il va plus loin et débouche sur une perspective pour ne pas se résumer à ce qui pourrait être une discussion de comptoir. Cette perspective a réuni l'équipe.

Dans la droite ligne, ce qui pourrait être appelé « l'esthétique » se définit, elle aussi, collectivement. Le travail au quotidien de Virginie Thirion est autant celui d'un dramaturge que d'un metteur en scène. Dramaturge car capable

d'analyser les signes amenés sur le plateau, le sens global produit, en présence, dans la succession d'autres choses.

La thématique de « l'animal » est à manipuler avec précaution. On a tous quelque chose à dire sur la cause animale, on a tous des histoires à raconter avec des animaux, on a tous vu un reportage qui nous a indigné : les oies plumées à vif, les demies grenouilles grouillant da sue mare, les requins amputés de leurs ailerons rejetés à la mer... Il faut dès lors trouver comment faire partager au spectateur une matière sans lui faire la leçon, qui fasse écho à ses colères et ses souvenirs, mais sans l'accuser de quoi que ce soit, en gardant l'espoir que les propos tenus, les images proposées résonneront en lui, et peut-être, pourquoi pas, l'amèneront à changer quelque chose dans son attitude vis à vis des animaux, ou à aborder différemment la cause animale.

Nous ne pouvons prendre les spectateurs en otage. Il faut leur laisser le choix d'entendre - ou pas - le message, et s'ils ne l'entendent pas, de leur donner à voir un spectacle divertissant – malgré tout !

Pour cela la notion d'hommage est précieuse. Le spectacle peut être considéré dans son ensemble comme un grand hommage. Mais il sera aussi composé, en partie, d'hommages. Chaque hommage est à chaque fois l'opportunité de dessiner une séquence avec une esthétique singulière, racontant parfois en elle-même la totalité d'une histoire. Ce sont comme des « bulles » dans le grand tout. Reste à assurer que ces bulles ne détonnent pas trop par rapport au reste, et qu'elles puissent s'organiser suivant une progression.

Le spectacle est donc sur un fil, et doit le rester. Sans tomber dans le « pathos », sans sombrer dans le didactique, sans donner de leçon, mais sans rien édulcorer.

4. Dramaturgie

« Hommage : nom masculin de "homme".

Acte par lequel le vassal se déclarait l'homme de son seigneur, en lui promettant fidélité. Témoignage de respect, d'admiration, de reconnaissance. »

« Hommages aux animaux, hommages aux animaux disparus, hommages aux hommes, hommages aux hommes disparus, hommages aux animaux disparus dont nous sommes... »

*« O Lamenté mio tormento qui ne t'ai pas sauvé
pourras-tu pardonner moi qui te singe et m'invente la légende
pour me bercer d'attente selon quoi tu renais de ton espèce mourante
en sirène mi-rêvée des matelots qui s'aimantent
compagne fantasmée des marins qui s'égarent à jamais. »*

Pietro Pizzuti et Virginie Thirion dans Animal

Est ce que l'animal m'émeut et m'intéresse car il a instinctivement un contact avec la chaîne du vivant, que moi homme, j'ai rationalisé, analysé et instrumentalisé?

Est-ce que c'est ce qui fait de moi un homme et non un animal?

Ou bien suis-je plus animal que je ne le crois?

Quelle est ma part d'animalité?

Mon côté prédateur?

Même contre ma propre espèce?

Ou mon besoin compulsif de me reproduire?

Vais-je à ma perte?

Devrais-je cesser de me reproduire?

Sommes-nous vraiment les derniers représentants de l'espèce humaine?

Qui sera le dernier homme?

Quelle sera l'espèce prochaine?

....

« Animal » est une création collective exploratrice de ces questions. Elle nous ramène au cœur de nous-mêmes et fait appel à notre sensibilité et notre poésie. Cette création donne la parole à 3 comédiens-auteurs reconnus, deux comédiennes confirmées, une jeune comédienne, et une passionnée de théâtre. Multiplicité des tons et des styles d'écriture donc, dans ce texte collectif haut en couleurs.

« Voilà

avis à tous

J'ai perdu mon animal...

Je suis nerveuse sans mon animal

Je disparaîs sans mon animal

Il était là, il est parti par là... »

Laurence Vielle dans Animal

« Puce, ma chienne, est morte cancer partout.

Mes parents l'ont faite piquer.

Ils l'ont ramenée pour qu'on l'enterre dans le jardin.

J'ai neuf ans...

C'était ma première morte en vrai. »

Magali Pinglaut dans Animal

« Animal, c'était mon animal »

Catherine Graindorge dans Animal

« Nous sommes les nominants hommes minés

de ces animonommés, animomnés, animés, âmes innées les disons.

Oyez leurs noms. »

Pietro Pizzuti dans Animal

« Je fais la taille d'une dent de Tyranausaurex. »

Donatienne Cappelle dans Animal

« Je suis l'homo sapiens, le 12^{ème} et dernier de la branche.

Sahelanthropus, orrorin, ardipithecus, australopithecus, parenthropus, homo habilis, homo rudolfensis, homo ergaster, homo erectus et homo neandertalensis se sont éteints.»

Caroline Kempeneers dans Animal

« Têtard j'ai commencé très tôt, à peines quelques semaines, têtard puis grenouille gravissant une à une les étapes de mon humanité au fil de l'addition des lobes de mon cerveau.

Donc, grenouille intra-utérine, j'étais.

Je grenouillais, je grenouillais dans le marais placentaire, hésitant à savoir quoi devenir, quoi devenir ?

Batrachien pourquoi pas, ... »

Virginie Thirion dans Animal

Une farce zoologique par et pour humanoïdes en cage

« On dit bête de scène, vous trouvez? »

Animal, ibid.

Parce qu'Animal ne se veut pas un discours écolo rébarbatif ou un cours pédagogique préventif, parce qu'être comédien c'est poser un acte en usant de magie et de rêve, parce que le rire semble inné à l'espèce humaine, parce qu'enfin nous sommes au théâtre, « Animal » fait de nous des farceurs d'hominiens, de drôles d'animaux. Tentons le diable d'animal en nous, derrière sa cage. Pour qu'il joue du violon, pète en piano et vocifère poétiquement sur l'absence irrémédiable de silence, faisons théâtre !

Animal est une farce tragi-comique:

« Faisons ce que nous savons faire.

Savonnons-nous, nous qui savons.

Faisons faisant, le savon nous le savons fera le reste ».

Animal, ibid.

4. Scénographie

Dans cette perspective, l'espace se veut minimaliste. Pour rester dans l'esprit du projet, et parce que, hors de cette perspective, rien n'est possible, la scénographie se définit conjointement au spectacle. Mise en scène et scénographie évoluent ensemble, les potentialités servent ou conditionnent l'autre.

La scénographie a comme point de départ l'idée d'arène, de cage, de promontoire, de tribune, d'autel.

Arène car le terme fait référence au cirque, là où on montre les fauves domptés.

Cage car lieu d'enfermement et d'exposition tout à la fois. Rappelant aussi l'animalité des acteurs...

Promontoire car le lieu doit permettre de mettre en exergue, de faire ressortir un corps ou un objet, une séquence.

Tribune car ce doit être un lieu de prise de parole repérée et ciblée.

D'autel car lieu de sacrifice et d'hommage.

L'espace – assez réduit -, puisqu'il s'agit de la salle des voûtes au Théâtre Le Public, assez bas de plafond, devra pouvoir devenir ou évoquer tous ces lieux.

Dans la perspective de la cage et de l'arène, nous sommes partis sur une disposition quadri-frontale. Des spectateurs sur quatre côtés, permettant de dynamiser la prise de parole, par la nécessité du changement d'axe pour ne perdre personne.

C'est aussi dans la perspective de toutes ces éventualités que dans la recherche scénique, tant des mouvements de plateau que dans l'utilisation des accessoires et éléments de décor, l'accent est mis sur la mobilité. Morceau de palette sur roulettes en guise de promontoire, coffre-banc, sur roulettes également, tabourets qui permettent au corps de s'asseoir, mais pas de se détendre comme sur une chaise, et pouvant devenir une « mini-scène » permettant de mettre sa parole en évidence, de se démarquer des autres... autant d'éléments déplaçables, transformables, qui viendront servir et composer tous les hommages. Mais pourront aussi très vite s'évacuer pour faire place nette au reste, garder à ces bulles leur caractère impromptu et intrusif.

5. Reconquérir l'homme chaque matin...

...au nom de l'homme. En dépit de toutes les perversions qu'a pu couvrir le discours humaniste, c'est à un humanisme concret qu'Orwell (1984) nous demande de nous tenir, même s'il faut sans cesse le reformuler à cause de ses compromissions historiques. S'il y a un espoir, il n'est pas dans telle catégorie sociale ou idéalisée, dans tel groupe humain sacralisé, encore moins dans tel individu charismatique. S'il y a un espoir, il ne peut être qu'en l'homme et en tout homme, à commencer par soi-même, et par ceux que l'on côtoie ici et maintenant. Parce que la menace antihumaniste est présente au cœur de l'être humain, c'est au cœur de chaque homme que se joue la lutte pour l'humanité. Personne n'a le droit de se reposer sur l'idée qu'il y aura toujours des êtres d'exception, des héros, des « hommes dignes de ce nom » chargés à sa place de perpétuer la dignité de l'espèce.

Personne n'a donc le droit de démissionner du nom d'homme. Il faut considérer que le « dernier homme », c'est toujours soi. Qu'on n'est jamais totalement prémuni contre le « mouvement de 1984 ». *Que la moindre dégradation de l'homme, infligée au moindre des hommes à des milliers de kilomètres, rejaillit sur notre vie intime en blessant notre humanité profonde. Accepter la servitude intérieure revient à entériner, et souvent à entraîner, l'esclavage d'autrui. A travers chaque cas particulier se joue l'avenir de tous. La défense de soi est indissociable de la défense de l'humanité en soi. La reconquête de l'homme est à refaire chaque matin... sur soi-même. Voilà ce que nous dit la voix d'Orwell.*

Le véritable anti-Big Brother est « l'homme ordinaire », dont la peur diminue et la conscience progresse, reconnaissant ses ambivalences sans se complaire dans ses contradictions, nouant avec les proches qu'il se crée des relations irréductibles aux érosions de l'anonyme et de l'unanime, et cherchant peut-être moins à transformer qu'à demeurer posément rebelle aux oppressions multiples. Cela ne veut pas dire qu'Orwell nous prêche une existence retranchée du collectif, un humanisme de retraité centré sur soi, car son individualisme demeure toujours solidaire. Il nous invite au contraire à un combat tenace, parce que mesuré, dans lequel la conduite civique et la mobilisation intérieure restent ajustées l'une à l'autre, l'engagement évite d'être dupe de soi, la lucidité refuse de désespérer, l'homme embarqué dans le monde qu'il construit ne cesse de résister sans être indifférent, et de militer sans haïr.

Partout où Big Brother menace, demeurer rebelle reste le seul moyen de demeurer humain. Orwell nous engage au devoir d'irréductibilité.

Article de Francois Brune paru dans Le Monde Diplomatique, octobre 2000

6. Extraits de l'abécédaire des relations entre l'homme et l'animal d'Elisabeth de Fontenay

Bétail. On en est venu à ne plus pouvoir prononcer ce mot sans penser aux massacres à grande échelle qui furent perpétrés, il y a quelques années, au titre du principe de précaution. En jetant des milliers de bêtes, parfois vivantes, dans des bûchers, n'a-t-on pas définitivement rompu le contrat naturel tacite, cette sorte d'arrangement entre les animaux et leurs éleveurs, qui avait été scellé au néolithique ?

Génétique. Le séquençage du génome du chimpanzé a fait apparaître plus de 99 % de gènes en commun avec l'homme. Il nous appartient dès lors de demander ce que nous avons fait et ce que nous ferons du 1 % restant.

Métempsychose. La croyance à la réincarnation, à la transmigration des âmes, permet de nier la mort et d'affirmer que la différence entre les animaux et les hommes n'est que provisoire. Mais si des âmes humaines habitent des corps de bêtes, comment s'assurer que le mangeur de viande n'est pas un cannibale ?

Regard. Aucun animal n'aurait de regard... Les bêtes ne feraient jamais que scruter, épier, guetter. Mais les philosophes qui exaltent ce propre-là de l'homme ont-ils seulement regardé un chimpanzé, les yeux dans les yeux, n'ont-ils jamais vu ce regard dont les expérimentateurs eux-mêmes avouent qu'il les bouleverse ?

Tuer. Pour se nourrir (abattage), pour se distraire (chasse), pour participer à une fête (corrida), pour contenter Dieu ou les dieux (sacrifice). Tuer toujours.

7. Face à l'urgence, l'espoir...

Il ne suffit plus de dénoncer. Il nous faut maintenant énoncer. Il ne suffit pas de rappeler l'urgence. Il faut savoir aussi commencer par définir les voies qui conduiraient à la Voie. Ce à quoi nous essayons de contribuer. Quelles sont les raisons d'espérer ? Nous pouvons formuler cinq principes d'espérance.

1. Le surgissement de l'improbable. Ainsi la résistance victorieuse par deux fois de la petite Athènes à la formidable puissance perse, cinq siècles avant notre ère, fut hautement improbable et permit la naissance de la démocratie et celle de la philosophie. De même fut inattendue la congélation de l'offensive allemande devant Moscou en automne 1941, puis improbable la contre-offensive victorieuse de Joukov commencée le 5 décembre, et suivie le 8 décembre par l'attaque de Pearl Harbor qui fit entrer les Etats-Unis dans la guerre mondiale.

2. Les vertus génératrices/créatrices inhérentes à l'humanité. De même qu'il existe dans tout organisme humain adulte des cellules souches dotées des aptitudes polyvalentes (totipotentes) propres aux cellules embryonnaires, mais inactivées, de même il existe en tout être humain, en toute société humaine des vertus régénératrices, génératrices, créatrices à l'état dormant ou inhibé.

3. Les vertus de la crise. En même temps que des forces régressives ou désintégratrices, les forces génératrices créatrices s'éveillent dans la crise planétaire de l'humanité.

4. Ce à quoi se combinent les vertus du péril : "Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve." La chance suprême est inséparable du risque suprême.

5. L'aspiration multimillénaire de l'humanité à l'harmonie (paradis, puis utopies, puis idéologies libertaire /socialiste/communiste, puis aspirations et révoltes juvéniles des années 1960). Cette aspiration renaît dans le grouillement des initiatives multiples et dispersées qui pourront nourrir les voies réformatrices, vouées à se rejoindre dans la voie nouvelle.

L'espérance était morte. Les vieilles générations sont désabusées des faux espoirs. Aujourd'hui, la cause est sans équivoque, sublime : il s'agit de sauver l'humanité.

L'espérance vraie sait qu'elle n'est pas certitude. C'est l'espérance non pas au meilleur des mondes, mais en un monde meilleur. L'origine est devant nous, disait Heidegger.

Extrait de l'article d'Edgar Morin, *Eloge de la métamorphose*, paru dans Le Monde, 09.01.10

**Lors de votre réservation, n'hésitez pas à
demander une rencontre avec les artistes du
spectacle... !**

**Nous vous souhaitons une excellente soirée théâtrale avec
vos élèves !**

Nous sommes à votre écoute !

Pour toute question concernant les activités pédagogiques du Théâtre le Public,
ou pour tout commentaire, notre équipe se tient à votre disposition :

Grégory Bergez : gregory.bergez@theatrepublic.be 02/724.2423

Anne Mazzacavallo : anne.mazzacavallo@theatrepublic.be 02/724.24.33